

Je conçois bien la réunion de quelques hommes dans un intérêt commun et le succès que peut obtenir une association tant qu'il s'agira d'atteindre le but proposé aux efforts de chacun de ses membres. Le désir du triomphe, la cupidité font taire toutes les prétentions. Chacun travaille avec zèle, avec désintéressement même, à la fondation de la république; et la prospérité naît de ce concours d'efforts et de cette abnégation de soi-même. Mais dès que le succès est assuré et qu'il s'agit de fixer les rangs, et de régler les droits, l'union s'évanouit, les vanités s'élèvent, les intérêts particuliers sont seuls écoutés, et tout le monde en souffre. Telle est à peu près l'histoire de toutes les associations: unies pour le succès, divisées après la victoire. La Comédie-Française et l'Opéra-Comique en fournissent encore de risibles exemples. Lorsque ces deux théâtres se sont, chacun, rassemblés en société, tout a été le mieux du monde pendant quelque temps. Les premiers sujets jouaient avec zèle des ouvrages qu'ils avaient reçus sans demander le nom des auteurs. Ils admettaient, pour les doubler et leur succéder un jour, de jeunes comédiens dont les efforts étaient encouragés par le public.

Aujourd'hui tout est changé. Lafon a été obligé de renoncer à jouer la comédie, parce que M. Damas s'est persuadé, sans consulter le public, qu'il était le légitime héritier de Fleury, et l'on sait combien, en général, ces messieurs respectent le principe de la légitimité. Mademoiselle Mars, que nos enfants seront obligés de trouver toujours jeune, a exilé au faubourg Saint-Germain les grâces et les talents de mademoiselle Anaïs. Chenard n'a jamais voulu recevoir d'autre double que M. Darancourt, que nous subissons maintenant. M. Paul aimait mieux se faire moquer de lui deux fois par semaine que de laisser jouer Lemonnier, et il a forcé Lafeuillade à aller se briser la poitrine contre les épouvantables accompagnements de l'Opéra.

Le plus grand de tous les grands hommes de son siècle, Louis XIV, pour venger le duc de Vendôme d'une sottise raillerie, disait, lorsque ce général eut réparé les désastres de l'armée d'Espagne: *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus.* Les sociétaires du théâtre Feydeau peuvent dire, en montrant les succès non ruineux qu'ils obtiennent depuis quelque temps: *Voilà ce que c'est qu'un homme de moins.* Depuis que cette société a été heureusement privée d'un acteur... je me trompe... d'un chanteur... je me trompe encore... je voulais dire d'un administrateur (M. Paul), qui, si l'on en croit les médisances, n'administrerait bien que ses propres affaires, on a remarqué dans la troupe plus de zèle et d'activité. D'anciennes pièces, en possession des faveurs du public, ont été déjà ou vont être remises au courant du répertoire, et deux ouvrages nouveaux ont été montés et joués avec une célérité digne d'éloge sous plusieurs rapports. Chose remarquable! Ce n'est ni aux costumes, ni aux décorations que *la Bergère châtelaine* et *Nadir et Selim* doivent leur triomphe. Bien plus encore! l'astre de la rue Feydeau ne brille point dans ces deux ouvrages, et le public a revu l'un et a accueilli l'autre avec une faveur remarquable. Quoi, suffirait-il pour réussir maintenant à l'opéra-comique, de poèmes raisonnables et de jolie musique? Encore un peu et nous aurons peut-être de bonnes pièces, gaies et bien écrites. Que les sociétaires y prennent garde, il faudra alors de bons acteurs pour les jouer!

Cette dernière réflexion n'est point applicable à la pièce d'hier. Rien ne supporte mieux la médiocrité des comédiens que le mélodrame, et le *Solitaire* en est un. L'auteur n'a pas cherché à le déguiser; il l'aurait d'ailleurs vainement essayé. C'est du roman de M. d'Arlinecourt qu'il a tiré l'idée principale de sa pièce, et tout ce qui vient de cette source est faux dans la conception, violent dans l'expression. Tels sont les signes distinctifs du mélodrame. M. Planard a trop d'esprit et de talent pour s'abuser lui-même à cet égard. Il a cru que quelques situations touchantes, et surtout l'inexplicable vogue du roman de M. d'Arlinecourt, pourraient assurer le succès de

son drame et varier les plaisirs du public. Il faut lui en savoir gré, tout en lui reprochant cependant d'avoir appliqué sa parfaite connaissance de la scène à un semblable ouvrage. L'auteur du *Mari de Circonstance* et d'*Emma* est assez riche de son propre fonds. C'est là seulement qu'il doit puiser pour nos plaisirs et pour sa réputation. Celle-ci ne s'accroîtra point par le *Solitaire*, quoique M. Planard ait su éviter avec goût tout ce qui aurait rappelé trop évidemment le style de l'homme du Mont-Sauvage et de la Vierge de la Vallée.

Je ne donnerai point l'analyse de cet ouvrage, dans lequel on remarque l'habileté ordinaire de M. Planard à conduire une intrigue et à disposer les morceaux de musique. M. Caraffa [Carafa] en a profité quelquefois. Cependant ce compositeur ne s'est pas encore montré assez docile aux critiques qui avaient été adressées à sa *Jeanne d'Arc*. Sa musique est trop brillante et manque souvent d'expression. C'est un tort grave sur la scène française. Il y aurait de l'injustice toutefois à ne pas reconnaître la supériorité de cette partition sur celle de l'*Héroïne d'Orléans*. Les inconvenances musicales sont plus rares et les beautés plus nombreuses. Nous aurons sans doute des éloges à ajouter à ceux-ci lorsque nous aurons entendu cet ouvrage plusieurs fois.

GAZETTE DE FRANCE, 16 août 1822.

Journal Title: GAZETTE DE FRANCE

Journal Subtitle:

Day of Week:

Calendar Date: 16 August 1822

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year:

Series:

Issue: 16 août 1822

Livraison:

Pagination:

Title of Article: Théâtre royal de l'Opéra-Comique.

Subtitle of Article: Le Solitaire, Opéra Comique en trois actes, paroles de M. Planard, musique de M. Caraffa [Carafa].

Signature: None

Pseudonym: None

Author: M. A. Delaforest.

Layout:

Cross-reference: None